



A gauche: la série *Poema* (1979) de la plasticienne brésilienne Lenora de Barros. Ci-dessus, *La liseuse* (détail, 1921) du peintre genevois Louis Henri Salzmann. Fabiana de Barros, Vienna, Georg Kargl Fine/Lucas Olivet, MBAL

Le Musée des beaux-arts du Locle joue à la frontière du texte et de l'image dans un accrochage éloquent. Visite

SUR LE BOUT DE LA LANGUE

« THYRRY RABOUD

Exposition » (On y entre comme dans une parenthèse, où le texte s'ouvre pour devenir image. C'est la très éloquente proposition du Musée des beaux-arts du Locle, institution qui n'a rien à envier aux paquebots lémaniques, et qui n'est excentrée que pour ceux qui rechignent à s'y rendre. Assurément, *Le plaisir du texte* vaut celui du voyage.

Un titre emprunté à l'essai éponyme de Roland Barthes, et qui dit bien quel esprit lettré mais ludique préside à cette première exposition signée Federica Chiocchetti, nouvelle directrice de l'institution. «La semaine de mon entrée en fonction, en juin dernier, j'avais tellement d'informations à assimiler que j'allais régulièrement me réfugier dans les réserves pour souffler un peu. Et c'est là que je suis tombée sur tous ces tableaux de femmes en train de lire», note cette spécialiste des rapports entre photographie et texte, qui a tiré prétexte de cette découverte pour déployer dans les trois étages du magnifique bâtiment Art nouveau un fécond dialogue entre création contemporaine et chefs-d'œuvre de la collection.

Plaisir de la lecture, donc, pour inaugurer ce parcours qui s'ouvre avec la langue de bois des Zurichois Lutz & Guggisberg. Sous une splendide verrière 1907, leur fameuse bibliothèque fantasmagique déploie dans une

installation aux airs de salon 474 livres aux couvertures inventées, et dont le contenu est à imaginer par le visiteur. Livres-fétiches attisant le désir d'un verbe qu'ils scellent et cèlent, à l'image de ces ouvrages muets où plongent les liseuses dépeintes un étage en dessous.

Se déploie tout un vocabulaire corporel de l'abandon à la fiction

Dans une salle majestueuse à l'éclairage zénithal, des cimaises comme des pages accueillent ces toiles patrimoniales tirées des quelque 4000 pièces de la collection du MBAL. Un aperçu de ce véritable topos de l'histoire de l'art: la femme pensive penchée sur un texte qui semble l'envoûter, dans une forme d'abandon mélancolique ou de suspens extatique soumis au regard du peintre.

Dangereuses, ces liseuses? C'était l'intuition de l'historien allemand Stefan Bollmann, qui en 2005 a souligné dans un ouvrage la puissance de ce motif omniprésent dans la peinture du XIX^e siècle, lequel montrait des femmes s'emparer d'un savoir jusqu'alors régi par des hommes. La journaliste française Laure Adler en a repris la thèse dans un brillant best-seller paru dix ans plus tard, *Les femmes qui lisent*

sont dangereuses, et l'on contemple ainsi ce très bel ensemble thématique signé Albert Anker, Emile Chambon ou Alexandre Girod comme un paysage paradoxal de portraits hésitant entre émancipation féminine et *male gaze* – seul un tableau est le fait d'une peintre, la pionnière suisse de l'abstraction Lili Erzinger. (Quant aux deux hommes qui lisent, ils sont cantonnés à un coin de la salle, entourés en un geste d'ironie féministe par les grandes parenthèses de Philippe Decrauzat.)

Un motif qui traverse aussi la pop culture, si l'on pense à l'anthologie vertigineuse d'Olivier Lebrun qui a collecté tous les livres lus par les personnages des Simpsons, mais également la photographie – songeons seulement à la série *Lectures* du Fribourgeois Olivier Suter. Ici, ce sont les *Lady Readers* de Sara Knelman qui sont à l'honneur, vaste collection de clichés anonymes déployant en noir et blanc tout un vocabulaire corporel de l'abandon à la fiction.

Plaisir de l'écriture, ensuite, à partir de ce dessin de Pierre Bonnard où la femme enfin tient le crayon; et l'on franchit le seuil qui mène du royaume de l'image lettrée à celui du texte imagé. Dans une salle dédiée à la poésie visuelle, les glyphes dansent en deçà du sens, en une «écriture faite de matière et de temps, de corps et d'espace», note le commissaire invité Alex Balgiu.

Où le verbe n'est plus support de l'imaginaire articulé, mais simple réservoir formel et graphique. La fragile architecture des tapuscrits d'Elizabeth Lebon, l'immense livre labouré dans l'humus par Mirella Bentivoglio, la langue de Lenora de Barros martelée par la machine à écrire, les tableaux typos de Suzanne Bernard ou les pianotages de Françoise Mairey composent autant de symphonies de signes qui, entre art concret et *landart*, prennent le poème au pied de la lettre.

Avant d'accéder à la dernière salle, tapissée de traces textuelles récoltées à même la peau des villes, un immense point d'exclamation est suspendu dans l'escalier: doux comme une peluche, altier comme un sac de frappe. Ponctuation joueuse d'un accrochage qui, tirant efficacement parti des espaces, l'est tout autant!

Plaisir du visiteur, on l'aura compris. Car cette exposition, nourrie d'un sous-texte féministe et prolongée par un très audacieux catalogue qui envahit le (pré)texte de Barthes pour le réduire en lambeaux, se révèle aussi pointue qu'accessible, référencée que malicieuse – les enfants y trouveront également leur compte dans une salle dédiée.

Alors que la précédente directrice Nathalie Herschdorfer, nommée à Photo Elysée, avait su donner au MBAL un rayonnement élargi en exposant aussi bien Andy Warhol qu'Henri Cartier-Bresson, cette première exposition de Federica Chiocchetti prolonge ce bel élan. On en ressort comme d'une parenthèse: enchantés.) »

► *Le plaisir du texte*, Musée des beaux-arts du Locle (NE), jusqu'au 18 septembre.